



GEORGES HYVERNAUD

Feuilles volantes

LE DILETTANTE

Extrait de la publication

Feuilles volantes

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

La Peau et les os, 1993.
Le Wagon à vaches, 1997.
Carnets d'Oflag, 1999.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Lettre anonyme, nouvelles et autres inédits,
Ramsay, 1986.
L'Ivrogne et l'Emmerdeur, lettres à sa femme
1939-1940, Seghers, 1991.

Georges Hyvernaud

Feuilles volantes

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Couverture : Anne-Marie Adda
© Éditions Le Dilettante, Paris, 1995.
ISBN 978-2-84263-568-8

Avant-propos

Ces feuilles volantes sont associées à des inédits de 1935 à 1944. Pour la plupart, bien que non datées par l'auteur, elles sont postérieures à 1950. Un classement par thèmes a donc été jugé préférable, pour l'ensemble de ces textes, à un ordre chronologique trop souvent difficile à cerner.

Quelques notes fournissent des précisions sur la rédaction de certains éléments de ce recueil, établi en étroite collaboration avec Christian Pouillon et Roland Desné, que je remercie très amicalement pour le soin et le temps qu'ils y ont consacrés.

ANDRÉE HYVERNAUD.

Je

Eh bien ! on sera seul

Eh bien ! on sera seul. Et vous pouvez le faire sonner et résonner, ce petit mot. Écoutez sa cruelle musique. Seul. Seul. Seul. Seul. Tout seul. Ça ne sonne pas faux. Ça sonne dur. Ça sonne plein. Seul : on ne pense pas pour toi, tu penses pour toi. Aucun secours à attendre. Tu as opté pour le moins commode. La pensée n'est pas un fauteuil. Tu marcheras seul dans ta force. Dans ta faiblesse aussi. Tu t'assiéras seul sur les tas de cailloux. Tu panseras seul les plaies de tes pieds – tu PENSERAS seul les plaies de ta vie. SEUL.

C'est pénible

C'est pénible, cette indifférence de plomb¹. Je voudrais penser à mon enfance avec tendresse ou avec rancune, comme on pense à son enfance. Je m'applique. J'essaye de rassembler des impressions, des moments plus colorés. Tout le monde s'accorde à l'affirmer : c'est l'enfant qui est la source, la sourde richesse de toute la vie, le moment où tout se décide, l'explication, l'expérience déterminante. J'ai pourtant été petit, c'est sûr. Je pourrais raconter ce qu'on m'a raconté de ces années-là. Les reconstituer de l'extérieur, comme on reconstruit la vie des autres. Mais le rappel vif, fulgurant, d'un instant vécu, où je me retrouve, moi, où j'ai conscience d'être dedans, où je me sens sujet, qui soit lié à ce que je suis, né de moi, en moi, un vrai souvenir – non, rien de tel. L'enfant que j'ai été ne m'intéresse pas. Je ne puis croire qu'il ait été

1. Dossier de *Lettre anonyme* (1953).

intéressant. Je ne sais rien de lui. Des suppositions tout au plus.

L'indifférence des classiques à l'égard des enfants est admirable. La littérature s'en est mêlée.

Souvenirs¹

Je n'aime pas beaucoup les recherches du temps perdu, ni les examens de conscience. Un vrai vivant, il lui suffit de vivre – d'être tout entier présent à son présent. De vivre comme on marche. Un pas après l'autre, et sans toujours regarder derrière soi.

C'est un peu répugnant de barboter dans le passé, de se replonger dans les bonheurs et les malheurs épuisés, dans les péchés aigres, dans toute cette usure. Bon pour les littérateurs qui font écriture de tout. Ou pour les vieux.

Mais me voilà semblable aux vieux. (En quelque sorte dévêtu de ma vie.) Mon existence, ainsi suspendue, me devient comme étrangère. Non plus *ma* vie, mais *une* vie. Et pas simplement une juxtaposition de moments, mais une

1. Titre de l'auteur (dernier texte du premier cahier de « Voie de garage »). « Voie de garage » est la matrice de *La Peau et les Os*.

continuité, un tout ; quelque chose d'achevé, de complet, qui a sa signification propre et sa figure inflexible ; un destin.

Un petit destin. Mais y a-t-il de grands et de petits destins ?

Nuits¹

J'aime cette attente du sommeil. Au-dehors sonne le pas machinal d'une sentinelle. Le vent court autour des baraques, dans le clair de lune et le clair de neige. J'écoute la grande nuit des plaines et des forêts. J'écoute la pauvre nuit des hommes. Mes compagnons à présent ne sont plus qu'une seule bête anonyme et informe qui se retourne, se gratte, se plaint et peine – au fond de quelle inquiétude, de quelles tâches, de quels combats?...

Je me rappelle mes nuits d'enfance. Ma chambre. Sa poussiéreuse odeur triste de papier et d'herbes sèches. Ses deux très hauts lits de bois surmontés de monstrueux édredons rouges. L'armoire dans un coin, gonflée, craquante, et qu'on n'ouvrait jamais. Et les portraits surtout,

1. Titre de l'auteur. A remplacé un premier titre : « Poids d'une enfance » (premier cahier de « Voie de garage »). Texte en partie repris dans *La Peau et les Os*.

les photographies accrochées aux murs et posées partout sur les meubles. La vieille femme qui fixait sur moi son regard d'oiseau. Les militaires, les communicants, les mariés, qui tous tenaient des gants à la main et souriaient – mais de ce sourire inachevé, arrêté avant la fin et à jamais, qu'on voit aussi sur le visage des morts. Et c'étaient des morts en effet. Je savais leurs noms de fantômes : l'oncle Athanase et l'oncle Mathieu ; Blanche et Caro, les filles d'Héloïse ; et Suzanne, Édith, Paul, les cousins à crâne ras, les cousines à nattes sages. Ma mère ne parlait d'eux qu'en chuchotant, de la même voix réticente coupée de silences qu'elle prenait pour commenter, le soir, avec mon père, ces mystérieuses lettres à l'encre violette qu'elle avait gardées tout le jour dans la poche de son tablier. L'oncle Mathieu, c'est celui qui avait épousé une mauvaise femme. Cela datait de longtemps. Justin avait fait faillite. Isabelle, la pauvre petite, était morte de la poitrine, et pourtant Dieu sait qu'on avait tout tenté pour la sauver. Blanche habitait en Suisse. Avec ce monsieur, disait âprement ma mère. Émile, qui faisait son service à Brest, dans la coloniale, avait été tué de deux coups de couteau. On l'avait trouvé un matin sur un trottoir, et je me le représentais étendu, saignant, avec les gens autour et l'agent en uni-

forme qui tenait un carnet à la main, comme dans le supplément illustré du *Petit Journal*. Rien d'autre n'était resté de tous ces petits destins que la part qu'ils avaient comportée de malchance et de malheurs. Portraits usés, éteints, qui éveillaient un vieux goût de larmes. Autour des images endormies sous le verre, dans leur cadre de velours grenat, se formait un murmure de tragédie. Insistante allusion à un univers suspect et précaire. Pressentiment du danger de vivre. Un cortège de discorde, de désordre et de honte partait de cette chambre basse, encombrée et un peu hostile, où ma mère, après avoir bordé mon lit et m'avoir embrassé, m'abandonnait tout grelottant aux ombres, mioche perdu dans ses prières et ses histoires, entre la peur et le songe.

Mon enfance, mon enfance en tablier noir. En ce temps-là, il me semble qu'il faisait toujours nuit, et que c'était toujours l'hiver.

Je suis contre la vitre, et je regarde finir le jour. On entend des bruits de seaux remués ou de volets qu'on ferme. L'allumeur de réverbères passe. C'est un vieux qui porte une grande pèlerine et une casquette à oreillettes. Il boite. Au-dessus de lui titube une petite lumière.

Je vois le bec de gaz du coin de la place. Sa lueur coule pauvrement sur le mur et le trottoir. Je ne me lasse pas de regarder vivre cette mouil-

vrai, il se trouve que c'est ceux-là, malgré leurs fiches et leurs notes, qui ne nous persuadent pas qu'ils sont vrais. Voyez plutôt les naturalistes : ces ronds-de-cuir qui étaient si sûrs que la réalité se fourre dans des dossiers.

Le roman est un genre épuisé. On tente de le sauver en lui injectant des produits étrangers : une dose de morale, d'histoire, de politique. Ainsi qu'on soutient un mourant avec des piqûres. Artifices de médecin pour prolonger son malade.

Le roman ne survit donc qu'en devenant autre chose que lui-même. Le plus souvent en se faisant philosophie. Il devient prétexte à exposer des théories du monde (Jules Romains, Aldous Huxley : leurs romans tournent au dialogue philosophique).

L'idée toute seule et nue a peu de pouvoir, l'idée sans l'homme, l'idée sans chair et sans drame. Pour qu'une idée nous atteigne, nous attaque, il faut qu'elle se joue dans un penseur, dans un homme concret, un homme enfermé dans une situation concrète, et qui, difficilement, maîtrise et conduit sa méditation. Pauvreté de ces résumés que proposent les manuels de philosophie : tous les systèmes réduits à des formules décolorées – tous débiles. Mais tout change dès qu'on va aux textes : nous retrouvons la chair et le drame.

D'où la ruse du romancier : intéresser à des idées en intéressant à des êtres. Grâce à quoi des réflexions qui sembleraient pauvres si elles se hasardaient seules prennent une apparence de richesse. Force à la fois et faiblesse du roman.

Facilité pour l'auteur qui bénéficie de ce trompe-l'œil. Pour l'auteur qui se dérobe derrière ses personnages, partage avec eux la responsabilité de leurs propos et de leurs actes – ou le plus souvent la leur laisse tout entière. (La réponse de l'auteur au public : « Monsieur, ce n'est pas moi, c'est lui ! »)

Facilité pour le lecteur. Un essai, un témoignage, un document, engage celui qui écrit et celui qui lit. Pas un roman. Les héros de roman ne nous gênent point : nous avons cette commodité de nous dire qu'après tout ils n'existent pas. Nous en sommes quittes avec eux pour une petite émotion de théâtre. Tant que nous nous savons dans le faux-semblant, dans la simulation et l'illusion, nous ne faisons nous-même que jouer l'angoisse et l'indignation. Toute fiction, parce qu'elle est fiction, laisse contre elle un recours. Nous ne nous sentons pas réellement pris à partie par elle, mis en question. Mais celui qui dit « je », acteur ou témoin, celui qui était là, ou qui était cela, nous ne l'écartons pas aussi aisément.

Gide, Bernanos : dès qu'ils ont choisi de se